

PÉDOPHILIE FAMILIALE À SADEC : LA MOUSSON DES LARMES

« Très vite dans ma vie il a été trop tard ;
à dix-huit ans il était déjà trop tard. »

- Marguerite

L'Indochine était une chaude terre, pleine de promesses pour Marguerite Donnadiou, quinze ans. Elle finira pourtant par basculer dans l'horreur psychologique avec un indigène ; commence alors une relation faite d'amour et d'argent, où le malsain côtoie l'instable... Retour sur le destin sans cesse contrarié d'une fille de France, devenue la « petite prostituée blanche du poste de Sadec » ; une enquête de haut vol, menée tambour battant par R. Lemaire.



LES DONNADIEU : ENTRE PROTECTION ET PROSTITUTION



Tout (re)commence en 1924, après la mort du patriarche, Henri ; désargentée, la famille Donnadiou s'en retourne en Indochine où Marie, la mère, enchaîne les investissements hasardeux. En 1929, la famille vit à Sadec, parmi les indigènes, dans une ambiance détestable. En effet, le frère aîné Pierre est violent et attire toute l'attention et l'amour maternels ; le plus jeune, Paul, est laissé aux soins de Marguerite. Mais cette mère distante va pousser le vice encore plus loin, transmettant à ses enfants une vénalité poussée à son paroxysme, qui va les encourager à rechercher de l'argent par tous les moyens...

Marie Donnadiou elle-même encouragera sa fille vers la semi-prostitution. Parmi les attributs provocants, des témoins de l'époque se rappellent : une robe quasiment transparente, des chaussures à talons hauts, un chapeau masculin. L'appât du gain semble plus fort que la protection qu'une mère doit à sa fille, une mère qui préfère la voir dans les bras d'un homme riche, quitte à déroger à la bienséance. Marguerite n'est pas dupe, mais les non-dits sont de rigueur chez les Donnadiou. Elle est libre, désirable et, plus que jamais, vulnérable.

« Je lui dis que (...) je suis dans une tristesse que j'attendais et qui ne vient que de moi. Que toujours j'ai été triste. Que je vois cette tristesse aussi sur les photos où je suis toute petite. Qu'aujourd'hui cette tristesse, tout en la reconnaissant comme étant celle que j'ai toujours eue, je pourrais presque lui donner mon nom tellement elle me ressemble. » - Marguerite

LE PÉRIL JAUNE

Un jour durant lequel elle traverse le fleuve séparant son lycée et sa pension, Marguerite rencontre un banquier chinois, jeune et riche. Ils s'attirent, ils le sentent ; de là, une relation passionnée, faite d'épisodes trépidants et scandaleux.



Mais qui est cet homme ? Nous l'ignorons, Marguerite ne le nommera que sous le vocable de « l'amant ». Une appellation d'habitude heureuse, ici douceureuse.

Après la première fornication, leurs rapports évoluent. Devenue femme, il la fait redevenir enfant, s'occupant d'elle comme le ferait un père : il la nourrit, la couche, la lave. Lorsque Marguerite réalise qu'elle a des sentiments forts pour lui, sentiments qu'elle a voulu taire, l'ambigu devient catastrophe. Prise entre sa recherche de la relation pour l'argent et celle pour l'amour, il est trop tard.

Sa famille ne lui est d'aucun secours : sa mère est jalouse, et projette en même temps sa propre sexualité, arrêtée à la mort de son mari. Pierre quant à lui a bien compris que seule sa sœur peut rapporter de l'argent à la famille... c'est tout naturellement qu'il appuiera la relation, pour en tirer le maximum d'argent, argent qui lui sert essentiellement à rembourser ses dettes. Hélène Lagonelle, une amie pensionnaire de Marguerite, tente de lui venir en aide, jusqu'à ce que cette dernière lui propose des rapports sexuels avec le « Chinois de Cholen ». Elle semble avoir atteint le point de non-retour... Fort heureusement, la société coloniale et le père de l'amant finiront par briser cette perversité, lui-même étant promis depuis longtemps à une autre femme de sa race. Marguerite, elle, n'a plus qu'à se reconstruire parmi les ruines de sa si jeune vie.

« Écrire, c'est aussi ne pas parler. C'est se taire. C'est hurler sans bruit. » - Marguerite



L'ÉCRITURE POUR S'EN SORTIR

En prenant conscience de son immaturité au début de la relation, la jeune femme s'ouvre les portes de la souffrance d'une déconvenue amoureuse. Elle se met en tête de mettre par écrit cette épreuve. Lorsque nous la rencontrons, Paul vient de mourir. Son corps entier tremble, mais elle reste digne. Témoignage d'une personnalité affectée :

« Se trouver dans un trou, au fond d'un trou, dans une solitude quasi totale et découvrir que seule l'écriture vous sauvera... si je n'avais pas écrit je serais devenue une incurable de l'alcool. L'écrit ça arrive comme le vent, c'est nu, c'est de l'encre, c'est l'écrit, et ça passe, comme rien d'autre ne passe dans la vie, rien de plus, sauf elle, la vie. »

A la lecture des quelques feuillets déjà écrits, on peut voir dans cette entreprise une vaine tentative de récupération de ces jeunes années, gâchées. La victime semble s'enfermer dans un déni autofictionnel, convoquant l'expérience initiatique, la transgression sociale et la libération de la femme dans un style douteux et fragmenté.

Il y a fort à parier que Marguerite Donnadiu ne terminera jamais son roman, tout comme elle ne surmontera probablement pas cette épreuve. C'est en tout cas ce que l'on est en droit d'attendre de la part de quelqu'un qui nous avoue, avant de nous quitter, que tout ce qui a eu lieu après les événements ici relatés « ne sert à rien ».

Une vie volée et désormais manuscrite : que Dieu garde cette petite fille, cette jeune femme, qui qu'elle soit aujourd'hui.

Le journaliste remercie les colons européens de Sadec pour leur hospitalité et leurs témoignages, notamment Hélène Lagonnelle, et bien évidemment Mademoiselle Donnadiu. Nous espérons avoir rendu justice aux terribles épreuves qui l'ont traversée.